

LES SPECTACLES

CINÉMA

De l'autre, ceux (naquère encore membres de nos jeunesse) qui croyaient provoquer la grève générale en hurlant ce mot d'ordre à tous les échos, comme si le proverbe « Tant crie-t-on Noël qu'il vient » était applicable aux luttes des masses ouvrières.

A l'une et à l'autre de ces fausses façons de voir, la spontanéité des travailleurs a réglé son compte. Rosa caractérise ainsi les mouvements grévistes, qui, dans les années 1904-1906 ont agité la Russie :

1° Ils ont été spontanés et ont éclaté avant toute décision des organisations. Parfois même les organisations avaient tenté de déclencher, peu auparavant, des mouvements sans recueillir le moindre succès ;

2° Les militants socialistes se sont trouvés pendant à la tête du mouvement dans la plupart des cas ;

3° Les mots d'ordre et les causes de ces mouvements étaient économiques autant que politiques. On constate une interpénétration continue de ces deux ordres de mobiles. Chaque grève revendicative s'accompagne d'un gros progrès de la conscience politique des travailleurs (à rapprocher encore des récents mouvements en France) ;

4° On voit entrer dans l'action des couches de la population laborieuse jusque-là réfractaires à l'action de classe, soit à cause de leur extrême misère et de leur ignorance, soit au contraire à cause de leurs affinités petites-bourgeoises.

5° Les masses affluent vers l'organisation syndicale, d'une manière souvent inopinée pour les dirigeants. Les chefs syndicaux craignent, au contraire, que leurs organisations ne se brisent dans le mouvement gréviste et voulaient pour cette raison en retarder le déclenchement jusqu'au jour où elles seraient assez fortes. « L'organisation est un produit de la lutte, et non la lutte un produit de l'organisation. »

En dépit de différentes importantes, tous ces traits se retrouvent dans les combats que nous venons de vivre et qui sont loin d'être terminés. Ce sont surtout la spontanéité des mouvements, la faculté d'adaptation et d'improvisation de la masse, l'incapacité où se trouvent les organisations centrales de lui fixer aussi bien un point de départ qu'un point d'arrêt dans le temps, un programme maximum qu'un programme minimum, qui doivent nous frapper aujourd'hui comme elles avaient frappé Rosa. « Dans le nombre infini des grèves générales si diverses qui se sont produites en Russie depuis quatre ans, écrit-elle, le schéma de la grève générale considéré comme un acte unique, court, provoqué et exécuté d'après plan et méthode, ne s'applique exclusivement qu'à un genre et secondaire : la grève purement de démonstration !

Que ce genre de grève soit en effet secondaire et de moindre effet sur la bourgeoisie, la comparaison des grèves de 1936 avec celle du 12 février 1934, le prouve surabondamment.

« La grève de masse qui représente vraiment une secousse profonde ne peut être provoquée de toutes pièces, dit la décision en provenir de l'autorité la plus supérieure du parti socialiste le plus fort. » Qu'on ne dise pas surtout que ce fait est dû à des circonstan-

ces particulières. « Si l'élément spontané joue dans les grèves générales de Russie un rôle si prépondérant, ce n'est point parce que le prolétariat russe est « insuffisamment éduqué », mais parce que les révolutions ne se laissent pas régenter comme par un maître d'école. »

Quel doit être alors le rôle du Parti socialiste ? Il n'a à être ni un spectateur passif, ni une sorte de metteur en scène. « Mais si la direction de la grève générale, en tant que direction qui aurait pour son déclenchement fait un calcul des frais et des moyens de les couvrir, est l'affaire de la période révolutionnaire elle-même, il n'en est pas moins vrai qu'en un tout autre sens, la direction dans les grèves générales revient au socialisme et à ses organes dirigeants. » — « Au lieu de se casser la tête avec le côté technique, avec le mécanisme de la grève, le socialisme est amené, dans la période révolutionnaire à en prendre la direction politique. » Il faut que « la tactique du socialisme ne se trouve jamais, en décision et en précision, au-dessous du niveau des rapports de force existant en réalité, mais qu'au contraire elle dépasse ce niveau. » — « Le Parti socialiste est l'avant-garde de la plus éclairée, la plus consciente du prolétariat. Il ne veut ni ne doit attendre en fataliste, les bras croisés, la venue de la « situation révolutionnaire », attendre que ce mouvement populaire spontané tombe du ciel. Au contraire, son devoir est, comme toujours, de devancer l'évolution des choses, de chercher à la précipiter. Mais comment peut-il le faire ? Non pas en jetant en l'air, à l'heure opportune ou non, soudainement, le « mot d'ordre » d'une grève en masse ; mais, avant tout, en faisant comprendre aux couches les plus étendues du prolétariat, la venue inévitable de cette période révolutionnaire, les conditions sociales internes qui y mènent et ses conséquences politiques. »

De cette union intime entre les mots d'ordre revendicatifs et la volonté politique des masses résulte celle d'un accord entre les syndicats et le parti. La « neutralité » formelle des syndicats peut être une nécessité pratique ; elle ne peut signifier l'apolitisme, l'absence de caractère socialiste (au sens large) des organisations syndicales. C'est ce que Rosa démontre en un long parallèle entre le mouvement ouvrier russe et le mouvement ouvrier allemand de l'époque. Notons, en passant, qu'alors que les syndicats allemands d'avant-guerre étaient plus réformistes que le Parti, pour la France c'est l'inverse qui était vrai. La nécessité que le Parti et les syndicats prennent toutes leurs responsabilités révolutionnaires dans les périodes décisives n'en est pas moins évidente dans tous les cas.

Telles sont les premières réflexions qu'inspire cet ouvrage de la plus grande théoricienne que le mouvement socialiste ait connue depuis Marx. Bien des facteurs historiques ont surgi depuis sa parution. Mais n'avais-je pas raison de dire que la situation présente dans ce pays exige que tous, nous sachions assimiler l'enseignement de Rosa Luxembourg et nous inspirer de lui ?

J. RABAUD.

VIGILANCE

Riposte Ouvrière

L'heure est de choisir entre les discours et l'action directe des travailleurs. L'exemple de nos héros camarades d'Espagne doit placer chacun de nous devant ses responsabilités.

Allons-nous nous laisser fusiller par les mercenaires des bandes factieuses en y opposant des interminables « ordre du jour » dans la presse ouvrière, ou allons-nous vraiment passer à l'offensive. Quand à nous, jeunesse socialistes, nous avons choisi déjà.

Sartrouville jeudi dernier a été le théâtre une fois de plus d'exploits sanglants de nos fascistes.

Les croix de feu camouflés en parti social français tenaient dans un café de la localité une réunion de provocation. Elle ne pouvait avoir comme issue que la riposte de ceux qui sont lassés de la lenteur mise à anéantir ceux qui se dressent avec mépris contre la volonté de la majorité du pays.

Le bilan de leur expédition a coûté la mort d'un adjudant de la garde mobile et de nombreux blessés. C'en est assez ! Il faut en finir. Le prolétariat est saoul de discours l'appelant au calme.

Il voit chaque jour ses meilleurs militants tomber sous les balles factieuses.

Et comme réparations ce ne sont que pleurs et regrets.

La dissolution des ligues ne doit pas être un vain mot. Elle doit être réelle. Il faut dès maintenant passer à l'action. Ce n'est pas un appel à la violence que nous faisons ici. Mais voilà déjà un mois que la « soi-disant » dissolution est votée et les mêmes provocations se renouvellent toujours.

Nous en appelons à ceux qui dans nos manifestations du front populaire lèvent le poing fermé en clamant « de la Rocque au poteau » pour qu'ils utilisent ce poing avec la même énergie sur la figure des assassins fascistes.

Partout il faut empêcher leurs réunions ! C'est dans la mesure où le prolétariat passera à l'action, que nous les obligerons à capituler.

Trop de morts chez nous ! Ceux qui sont tombés sous les balles ne demandent pas des pleurs, ils nous ont donné l'exemple du courage. Que la leçon nous serve !

Partout, action directe !

AUBERT.

THÉÂTRE

La conquête par le prolétariat du pouvoir politique et économique devra s'accompagner de la conquête de l'Art, faute de quoi la Révolution ne serait pas intégrale.

La fervente communion des travailleurs et des acteurs, tant amateurs que professionnels, lors des admirables représentations du 14 Juillet et de Danton, qui fit dire à un critique bourgeois que le spectacle était autant dans la salle que sur la scène, prouva que le prolétariat est mûr pour reprendre en charge le patrimoine spirituel de l'humanité, galvaudé par une bourgeoisie décadente.

L'intrigue du 14 Juillet, chacun la connaît : c'est le récit des 12-13 et 14 juillet 1789 : réunion du Palais-Royal où Camille Desmoulin fait adopter la cocarde verte, gardée par le peuple en armes des barricades du faubourg Saint-Antoine, et, enfin, assaut final de la prise de la Bastille.

Ces journées héroïques symbolisent à tout jamais la rupture violente de la bourgeoisie d'avec un passé de servitude ; et déjà, à l'orée de ce nouveau monde bourgeois, on perçoit les contradictions qui l'étouffent aujourd'hui. La bourgeoisie, obligée de s'appuyer sur le prolétariat naissant dans sa lutte contre la Cour, cherche en même temps

à freiner son ardeur et exploitera ensuite la victoire qu'elle lui devra.

Au cours de ces grandes journées où tous les éléments qui se disperseront ensuite sont encore mêlés, nous voyons apparaître, encore inconnus mais déjà en vedette, ceux qui, demain, seront les chefs du mouvement et s'entre-dévorèrent et aussi ceux qui déjà manifestent leur volonté de le détourner à leur profit, et ceux qui, venus de l'autre bord se laissent gagner par lui. Toute cette variété de classes, de tempéraments, de desseins a pour pénétrant l'acteur essentiel : le peuple de Paris, s'exaltant pour une cause obscure pour lui mais dont il perçoit instinctivement qu'elle est la justice, ayant encore confiance en la bonne foi du Roi, mais frémissant d'indignation à l'annonce du renvoi de Necker.

Camille Desmoulin, frivole et éloquent, constamment partagé entre ses amours et sa foi révolutionnaire, parle au peuple comme à sa maîtresse. Robespierre, déjà dur et froid, semble considérer la prise de la Bastille comme un sacrifice expiatoire offert à l'Être Suprême. Marat met le peuple en garde contre ses illusions et ses faux amis, trop nombreux quand il triomphe et prêts à le trahir à la première difficulté. Hoche, ancien valet de ferme devenu sergent, vient se mettre à la disposition des insurgés, non pour les commander, mais pour les servir, et comprend les soupçons de Marat à l'égard des militaires. L'ignoble Gauchon, riche bourgeois, profite, mérite, lui, la haine de Marat, car il cherche à détourner le mouvement au profit du duc d'Orléans, puis à désarmer la milice populaire au profit de la garde bourgeoise ; il tremble de peur pendant le combat et voudrait ensuite s'approprier le succès. La salle reconnaît bien le personnage dont les émulés sont nombreuses à notre époque. Enfin, La Contat, grande artiste et courtisane, d'abord méprisante le peuple et défendant la Cour, se laisse gagner par l'enthousiasme, s'éprend d'ailleurs autant de Hoche que de la Révolution, et conduit une cohorte à l'assaut de la Bastille.

Un très joli ballet, plein d'entrain et de joie, réglé par Tony Grégory termine la représentation. Le peuple en liesse fête la liberté sur les ruines

de la Bastille abattue ; pour nous, cette apothéose ne peut se situer que dans l'avenir, et nous aurions aimé que la vision des âpres combats sociaux qu'il faudra encore mener pour réaliser pleinement la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, idéaux incompatibles avec le régime capitaliste, apparut plus nettement.

La mise en scène est aussi réussie qu'il était possible dans le cadre donné et l'interprétation excellente.

Pour ces représentations symboliques, Jacques Ibert, Georges Auric, et Daniel Litzars ont composé une partition dont le modernisme fait bon ménage avec le cadre historique de la pièce.

PIERRIBE.

J. JAURÈS contre la Guerre

(Suite de la 1^{re} page)

La sombre guerre a passé ! Et maintenant nous savons qu'il n'y a ni agresseur ni agressé. Nous savons qu'il n'y a que des conflits provoqués par les contradictions d'un régime. Nous savons aussi que les juristes de la Haye et les diplomates de la S.D.N. ont été aussi incapables de dénoncer le vrai coupable, qu'ils n'ont pu empêcher l'état permanent de guerres, coloniales ou autres, qui depuis 1919 agite la planète.

En cette heure où nous célébrons un pieux souvenir notre conduite prolétarienne doit être déterminée par la claire pensée internationaliste de Jaurès que vient compléter le mordant jugement d'un autre grand révolutionnaire Karl Liebknecht : « L'ennemi est dans notre propre pays ».

Si notre génération veut relever fièrement le drapeau rouge du socialisme, il faut à tout prix éviter que passe la guerre. Il faut utiliser tous les moyens de lutte que possède notre classe et être persuadés que la paix ne peut passer que par la révolution sociale.

Plus les dangers de tuerie s'amoncellent, plus notre volonté de détruire le régime qui nous oppresse et l'appareil bureaucratique et militaire qui le soutient, doit grandir et nous conduire à la victoire révolutionnaire définitive.

L. WEITZ.

REVUE DE LA PRESSE

« La Flèche » constate que le gouvernement est trahi par les Banques :

Il y a plusieurs jours, le gouvernement lançait un emprunt dans le public. Se méfiant des banques, le ministre des Finances avait voulu s'adresser directement au peuple en créant des coupures de 200 francs que l'on pouvait, à volonté, souscrire pour un ou deux ans. L'idée était belle : passer par-dessus l'intermédiaire qui empêche des commissions scandaleuses, s'adresser directement aux hommes qui désirent voir la France vivre dans l'ordre du Front populaire.

L'idée était belle, mais les banques sont puissantes. Les instituts de crédit, ces quatre grandes banques qui soi-disant se font concurrence, mais qui, en fait, s'entendent bien comme larrons en foire, ont joué la résistance passive.

Le gouvernement de Front populaire est issu de la volonté du peuple ; il est inadmissible qu'une poignée d'individus, sur l'ordre de leur patron, essaient de saboter l'expérience qui est aujourd'hui loyalement tentée par Léon Blum.

Le gouvernement voudra-t-il comprendre que les masses populaires lui apporteront leur soutien sans réserve s'il agit avec vigueur ?

Dans l'« Ecole Emancipée », Maurice Dommanget dénonce la tartufferie de ceux qui réhabilitent la « Marseillaise » faisant reculer de quarante ans en arrière le mouvement ouvrier français :

Ce prolétariat socialiste de France, héritier des sans-culottes, trempé au feu des Révolutions, était parvenu avant la guerre à doter son mouvement autonome de classe d'un chant autonome de classe. Dans un sens de classe élevé, il avait rompu nettement non seulement avec le drapeau, non seulement avec la fête nationale, mais avec le chant national de sa propre bourgeoisie. Il avait compris qu'un chant de guerre et de militarisme ne pouvait être le chant des travailleurs du globe qui

aspirent à l'Internationale des peuples et à la Paix par l'abolition du désordre capitaliste. A l'avant-garde de la classe ouvrière mondiale, il avait doté le prolétariat universel d'un chant universel, l'hymne magnifique de Pottier.

Vous avez repris la Marseillaise aux muscadins des J.P., aux camelots de Mgr le duc d'Orléans, aux Cœurs de Feu et aux nouveaux Zouaves pontificaux, soit. Gardez-la.

Nous préférons l'Internationale des producteurs, qui demande que le monde « change de base » et que le soleil brille pour tous, à la Marseillaise des massacres qui ne parle que de sang, de gloire et de cercueils.

**

Dans le journal de M. Doriol, l'« Ancien Combattant » se lamentait en pensant à la revue militaire du 14 juillet :

Tristesse ! Les esclaves de Moscou, membres du Front populaire et ceux qui les suivent, essaient de se former en cortèges et défilent en saluant avec grâce du poing fermé. Mais d'autres cortèges et des groupes se forment où voisinent citoyens isolés, sans partis et dissous, auxquels se joignent nombre de Français moyens et d'ouvriers écœurés par les menées moscouitaires. Beaucoup tiennent un numéro de l'« Emancipation Nationale ».

Tout de même il n'y a pas eu d'échauffourées ni d'incidents graves. Ces messieurs des Soviets n'étaient pas assez nombreux pour s'imposer. Ils furent surclassés et perdus dans la foule des Français tout court.

Mais n'est-ce pas contre ces « Français tout court » que Maître Jacques menait ses « esclaves de Moscou » le soir du neuf février ? Il est possible après tout, que ses trente deniers aient fait perdre tous souvenirs à M. Doriol. M. Doriol nous amène tout droit à Pierre Dominique qui dans « La République » réclame aux communistes le droit d'être comme eux, patriotes et traditionnalistes :

Ils vont vite, nos associés du Front populaire. Ou plutôt ils viennent vite à nous, ils se précipitent, si j'ose dire, sur notre terrain.

Ils veulent le drapeau, qu'ils le prennent, mais part à deux.

La patrie ? Qu'ils la prennent, mais là encore part à deux.

L'Empire ? Qu'ils le prennent, mais part à deux, toujours part à deux.

Ils ont changé, tant mieux. Ils abandonnent l'idée de l'émeute aux trotskystes, le service militaire d'un an à M. Marceau Pivert, le défaitisme à je ne sais qui, tant mieux.

Que M. Dominique ne se réjouisse pas trop tôt. La classe ouvrière commence à comprendre. La tricolorite est une fièvre qui passe vite.

✱

R. Branger dans l'« Egalité », dit des choses nécessaires :

Aucune raison n'est valable, pour faire la guerre.

Lorsque pacifistes et communistes préconisaient le désarmement général, l'U.R.S.S. n'était pas moins en péril qu'aujourd'hui ! Lorsqu'ils réclamaient la révision des traités, l'U.R.S.S. n'était pas moins en danger qu'aujourd'hui ! L'Allemagne réarme ? Mais pourquoi, si ce n'est que par la faute des autres peuples surarmés, qui s'entêtent à ne pas briser un fusil. Il y a une seule solution, pourquoi la tente-t-on pas ?

Il faut causer avec l'Allemagne, même hitlérienne, à la condition formelle que ces conversations ne tendent à aucune coalition, contre l'U.R.S.S. chère aux travailleurs du monde entier. Il faut lui promettre la révision des clauses injustes, le retrait public de l'article 231 qui affirme la responsabilité exclusive de l'Allemagne, la réforme de la bureaucratie S.D.N.,

« C'est en rejoignant nos rangs que la jeunesse ouvrière de France imposera la révolution sociale, et le gouvernement des ouvriers et des paysans, seuls moyens de nous tirer de l'impasse ou le capitalisme nous a conduit. »

LES LIVRES

A. ROSMER : Le mouvement ouvrier pendant la guerre.

I : de l'Union sacrée à Zimmerwald

(1 vol. illustré de 600 pages, 45 fr., prix spéciaux aux organisations. Ed. Librairie du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris-10^e).

Voici un livre que tous les militants des jeunesse, que tous ceux qui ne veulent pas voir se renouveler les défaillances de 1914 doivent lire, méditer et répandre. Fait par un de ceux qui pendant la guerre surent ne pas céder au vent de folie chauvin et relever le drapeau de l'internationalisme ouvrier, il contient un exposé des faits aussi probe que vivant — cruelle condamnation, sans phrases et sans haine, de l'attitude de ceux qui dans tous les Congrès syndicaux ou politiques, avaient affirmé la légitimité de la seule guerre de classe et leur hostilité à tous les impérialismes — et qui, le moment venu de mettre en pratique leurs motions, prirent prétexte de Guillaume II et de François Joseph pour justifier leur cordiale entente avec Poincaré et Georges V. Il montre aussi, après le désarroi du début, les efforts courageux et pénibles de ceux du camp ouvrier qui avaient gardé la tête froide et que ni les sursis d'appel, ni l'appel aux bons sentiments patriotiques, ni la menace de la prison et de la mobilisation n'arrêtaient. A mesure que les « A Berlin ! » d'août 14 et les « Marseillaise » démocratiques perdaient de leur valeur aux yeux des masses, celles-ci se tournaient peu à peu vers ceux qui ne capitulaient pas : l'opposition de la Haute-Vienne dans le parti, celle des métaux, des chapeliers, de la Fédération des instituteurs témoignaient de leur mécontentement. Bientôt on apprenait en France la lutte héroïque de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg, l'action des socialistes serbes contre leur bourgeoisie en dépit du mensonge de l'« agression ». La Conférence internationale de Zimmerwald termine cette période et marque le début de la marche en avant des internationalistes authentiques.

✱

ARCONADA :

Le partage des Terres.

Dans ce roman nous voyons la misère des paysans semi-esclaves de l'Est amadure, qui est la misère de presque tous les paysans de l'Espagne. Paysans sans terre, sous la domination impitoyable des grands propriétaires féodaux, « les caciques » et sous la domination du clergé cruel, sornois et intolérant.

Le drame des paysans est de ne pouvoir travailler et vivre, alors qu'autour d'eux s'étendent des terres riches et incultes.

« L'Estranadura est riche. Mais riche pour les riches ». Les riches veulent en finir avec cette République qui édicte des lois sociales portant atteinte à leurs privilèges, aussi pas de travail pour les paysans, que la république leur en donne.

Le village meurt lentement de faim. Les paysans sont divisés en 2 camps : ceux qui se soumettent, les éternels esclaves que les patrons dressent contre les rebelles qui résistent stoïquement. Le curé jette l'anathème contre les impies et les révolutionnaires. Enfin entraînés par un jeune médecin, les paysans s'emparent des terres incultes, et les cultivent. La garde civile intervient et la répression brise ce premier mouvement. Des bombes éclatent. La lutte s'exacerbe. Les plus courageux sont en prison. Le médecin a du quitter le village, mais il est remplacé dans son rôle d'éducateur et de chef, par le nouvel instituteur communiste. Les riches continuent à trembler les paysans ont définitivement rejeté leurs illusions, leur bloc se ressèrent et ils se préparent à la grande lutte qui leur permettra de prendre la terre, de chasser la garde civile, de calmer leur faim.

Ce livre est aussi le drame de la jeune république espagnole qui édicte des lois sociales généreuses, mais qui ne lutte pas contre les féodaux, qui proclame la liberté mais qui conserve la garde civile au service des riches, qui sont plus forts que toutes les réformes votées par le parlement. A travers de ces contradictions nous voyons la masse élever sa conscience par ses déceptions et par ses luttes cruelles, et s'organiser pour faire la vraie république des travailleurs.

LA JEUNE GARDE ET L'U. R. S. S.

Dès notre prochain numéro, une rubrique spéciale renseignera nos camarades sur l'Union Soviétique.

Objectivement, la Jeune Garde publiera régulièrement des nouvelles du pays où se fait la plus grande expérience sociale de notre époque.